

The Children's Hour — Grandeur et décadence du code Hays
2^e partie (Suite de l'article paru dans le précédent numéro :
Séquences, no 183, mars/avril 1996)

Louis Goyette

Number 184, May–June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49521ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goyette, L. (1996). The Children's Hour — Grandeur et décadence du code Hays : 2^e partie (Suite de l'article paru dans le précédent numéro : *Séquences*, no 183, mars/avril 1996). *Séquences*, (184), 56–57.

The Children's Hour

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU CODE HAYS

2^e partie

(Suite de l'article paru dans le précédent numéro: Séquences, no 183, mars/avril 1996)

Révision et suppression du Code

Seconde moitié des années 50. Le Code Hays sombre lentement mais sûrement dans la désuétude. Plusieurs événements préparent cette irrémédiable chute. Déjà, en 1953, Otto Preminger déclarait la guerre au Code en réalisant *The Moon Is Blue*, puis *The Man With the Golden Arm* en 1955, dans lequel le personnage interprété par Frank Sinatra, aux prises avec de sérieux problèmes de drogue, se piquait à l'héroïne. Les deux films parviennent à se frayer un chemin jusque sur les écrans, mais sans le sceau approbateur du bureau de censure. L'arrivée de la télévision va porter un sacré coup à la fréquentation des salles de cinéma. Il faut donc offrir aux spectateurs des histoires provocantes qui vont beaucoup plus loin que ce qu'offre la télévision de l'époque, de façon à relancer l'industrie de Hollywood. À cet égard, le Code Hays fait montre d'un peu plus de flexibilité. En 1961, on remplace l'expression «sex perversion» par «sex aberration». Tout un pas de géant!!! Le sujet de l'homosexualité peut être développé dans les films, à condition de l'évoquer avec soin et discrétion.

La popularité grandissante du cinéma européen en Amérique constitue un autre facteur déterminant dans le déclin du Code. Les films de Bergman, Buñuel, Fellini, Godard et Truffaut, pour ne nommer que ceux-là, sont à des lieues de l'éthique puritaine de Hollywood, prônant un discours anti-religieux ou une représentation plus explicite de la sexualité. Voilà réunis autant d'ingrédients qui auront un impact non négligeable sur le Code Hays, devenu beaucoup trop archaïque. 1968 marque la mort du Code Hays et son remplacement par un système de classification se voulant plus adéquat, même si la censure continue d'avoir le bras long.

The Children's Hour (1962) - seconde adaptation

Profitant de cette situation de déclin, William Wyler choisit de tourner une seconde adaptation



de *The Children's Hour*, celle-là beaucoup plus fidèle au texte original. Lillian Hellman, d'abord pressentie pour l'écriture du scénario, se désintéresse du projet et laisse la place à John Michael Hayes. Déjà scénariste pour quatre films de Hitchcock, Hayes est davantage préoccupé par la tension dramatique qui peut émerger du texte de la pièce. Aussi se permet-il quelques variations significatives, dont la plus importante est sans aucun doute la scène du suicide de Martha. Dans la pièce originale, Martha quitte la scène après avoir confessé son amour à Karen. Celle-ci reste seule, pensive et troublée. Quelques minutes s'écoulent, puis on entend en coulisse un retentissant coup de feu. Dans le film, le suicide de Martha est, pour ainsi dire, plus «cinématographique» et visuellement très dramatique. Karen tente désespérément d'enfoncer la porte de la chambre où Martha s'est enfermée. Mais il est déjà trop tard. Lorsqu'elle parvient finalement à entrer, Karen découvre avec horreur que Martha s'est pendue. Grâce à une saisissante utilisation de la profondeur de champ, on peut voir à l'avant-plan une chaise renversée tandis que se dessine sur le mur de l'arrière-plan l'ombre du corps de Martha qui se balance dans le vide. Destinée

tragique que celle de Martha. Ce sera pourtant le lot de bon nombre de personnages homosexuels dans le cinéma hollywoodien, comme le faisait d'ailleurs remarquer Vito Russo dans *The Celluloid Closet*.

Littéralement évacué de la première adaptation cinématographique, le lesbianisme occupe une place importante dans la seconde adaptation de 1962. Par exemple, on accuse Martha et Karen d'avoir été des «amantes», et leur relation est vue par leur entourage comme étant «non naturelle». Les expressions utilisées pour qualifier leur relation sont par ailleurs investies de connotations très négatives, comme en témoigne l'attitude de Mme Tilford face aux deux accusées: «*Cette chose est votre affaire. Mais de grâce, emmenez-la avec vous. Je ne la comprends pas et je ne veux surtout pas y être associée.*» De peur de nommer la «chose», on la désigne avec mépris et dégoût. C'est «l'autre», la relation qui n'a pas sa place dans la société et qui, par conséquent, ne peut être comprise, donc rejetée systématiquement. Et lorsque Martha avoue enfin à Karen qu'elle l'aime, elle le fait par l'intermédiaire d'un long monologue teinté de culpabilité et de haine de soi: «*Je suis coupable. J'ai ruiné ta vie et j'ai ruiné la mienne. Je me sens tellement sale et malade que je n'arrive même plus à le supporter!*»

Bien que certains considèrent que le lesbianisme ait été traité quelque peu maladroitement dans *The Children's Hour*, on ne doit cependant pas oublier qu'il s'agit d'une des premières tentatives de Hollywood pour traiter du sujet et ce, à une époque où le Code Hays était encore appliqué. La production d'un tel film en 1962 est donc historiquement pertinente et contribuera sans aucun doute à la révision du Code, puis à sa suppression.

Là où la pièce de théâtre originale et le film de 1962 surprennent beaucoup, c'est dans ce que Vito Russo désignait comme étant «la reconnaissance d'une subculture gaie» en voie d'émergence. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner une conversa-

tion entre Karen et Martha, fort révélatrice des propos avancés par Russo:

Karen: «Mais nous n'avons quand même pas commis un nouveau crime. D'autres gens y ont survécu.»

Martha: «Bien sûr, il y a des gens qui y croient, qui le veulent et qui l'ont choisi. Mais nous ne sommes pas comme eux.»

Sans parler d'une totale approbation de l'homosexualité, il faut toutefois avouer que les propos de Karen et Martha font preuve d'une belle ouverture d'esprit puisque toutes deux reconnaissent la communauté et en parlent en se gardant de poser des jugements de valeur disgracieux.

The Children's Hour nous sert également une fin ambiguë à souhait, à contre-courant de ce à quoi on se serait attendu d'un film hollywoodien. Le film se termine avec les funérailles de Martha. Karen, vêtue de noir, dit une dernière prière pour

sa meilleure amie. Très loin dans l'arrière-plan, on remarque Joe, le fiancé de Karen qui observe la scène à distance. Le «happy end» traditionnel aurait été de nous montrer le couple réuni de nouveau, rendant un dernier hommage à Martha et célébrant le triomphe du couple hétérosexuel sur l'homosexualité. Or, il n'en est rien. Martha ne porte absolument aucune attention à son fiancé et quitte seule le cimetière, fière, digne, et ma foi... souriante!!! Voilà un émouvant geste de fidélité qui en dit long sur l'attachement de Karen pour Martha... et nous laisse imaginer les plus belles choses. Ce moment de grâce justifie à lui seul le caractère indispensable d'un film comme *The Children's Hour*.

Louis Goyette

1. Vito Russo, *The Celluloid Closet: Homosexuality in the Movies*, New York, Harper & Row, 1985.

DICOS, BIOS ET AUTOBIOS

La Balade des sept collines (par Anthony Quinn, avec Daniel Paisner). Étrange autobiographie. L'homme a fait d'excellents films, d'autres moins bons. Il a fait quelques mariages désastreux, a eu une multitude d'aventures amoureuses (Ingrid Bergman, Maureen O'Hara, Rita Hayworth...), mais n'a pas su, comme on dit, «capitaliser sur ses succès» ni sur le plan pro-

It's My Party

Il y a de ces films que l'on souhaiterait aimer de tout notre cœur. Et pourtant, *It's My Party* déçoit les attentes à cause d'un scénario presque aussi mince qu'une feuille de pâte «Filo». L'émotion arrive finalement à passer dans les 15 dernières minutes du film mais cela ne justifie pas le fait que les 75 minutes précédentes aient distillé l'ennui, par l'accumulation de scènes répétitives où les dialogues ne parviennent jamais à capter l'attention du spectateur.

À mi-chemin entre *The Boys in the Band* et *The Big Chill*, *It's My Party* présente les derniers moments de la vie d'Alex, atteint du sida, qui convie parents et amis à une fête d'adieu, tout juste avant de mettre fin à ses jours. Parmi les invités, on trouve Brandon qui tente désespérément de se frayer un chemin parmi cette faune bigarrée pour renouer les liens qui l'ont jadis uni à Alex.

L'intérêt des films de famille ou de «chums» se situe souvent dans la description de personnages secondaires qui, par leur singularité, apportent un juste dosage dramatique ou humoristique au scénario. Or c'est justement le trop grand nombre d'invités qui gâte considérablement le film de Randal Kleiser. Va pour la relation qui unit Alex et Brandon, décrite avec sensibilité et tendresse. Par contre, on voudrait éliminer les uns après les autres tous les personnages secondaires qui meublent platement et inutilement le scénario. Sans véritable profondeur psychologique, ces personnages tentent de nous faire croire qu'ils sont «à fleur de peau» alors que leurs problèmes se résument plus souvent qu'autrement à la simple surconsommation de cigarettes, comme c'est le cas pour la mère d'Alex. Si au moins on avait eu droit à quelques bons dialogues... Scénariste de son propre film, Kleiser est un dialoguiste peu inspiré qui a tout à envier à un Michel Tremblay ou un Woody Allen!

Malgré quelques rares moments bien sentis (la réconciliation d'Alex et de Brandon, l'accompagnement final vers la mort), *It's My Party* pêche par un excès de superficialité difficilement pardonnable quand le sujet traité est aussi grave.

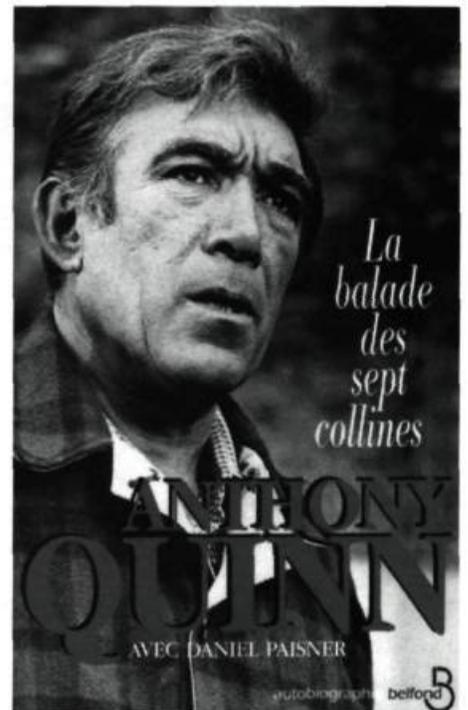
Louis Goyette



Eric Roberts et Gregory Harrison

IT'S MY PARTY

É.-U. 1995, 110 min. — Réal.: Randal Kleiser — Int.: Eric Roberts, Gregory Harrison, Lee Grant, Marlee Matlin, Paul Regina, Margaret Cho — Dist.: United Artists.



fessionnel, ni sur le plan artistique. Peintre à ses heures, Quinn se débat dans des introspections beaucoup trop faciles, pour découvrir en bout de route qu'il est finalement devenu un grand et beau vieillard qui fait encore tourner les têtes et